

I. – D'Ax-les-Thermes à Bourg-Madame par le col de Puymorens

Dimanche 23 juin 1907

Après une brève nuit de sommeil à Toulouse, nous reprenons le train dès 5 heures du matin. Il a plu toute la nuit. Un ciel maussade pèse sur la vallée de la Garonne et sur celle de l'Ariège où nous pénétrons. C'est à Pamiers seulement que la double haie de coteaux se hausse à la dignité de montagnes. Alors, malgré la brume qui cache les cimes, le paysage devient plus intéressant. Nous passons à Foix, dans un site gracieux, à Tarascon, la ville industrielle où des fabriques de carbure de calcium flambent comme incendiées. Le Vicdessos sort d'une sombre gorge. Du compartiment, nous dénombrons les grottes d'Ussat percées à foison dans une montagne aux tons de vieil ivoire. Enfin Ax nous libère, et sur la route humide et non boueuse, nous enlevons de tous nos muscles nos lourdes bicyclettes.

La petite station thermale commence à se réveiller de son sommeil hivernal. On repeint les boutiques ; on aère les chambres longtemps closes, tout le monde travaille à recevoir les baigneurs qui ne tarderont pas à arriver.

Du train patient de nos rétros, nous avons bientôt laissé Ax au fond de son nid de verdure, et par des gorges dignes des grandes Pyrénées, où l'Ariège bondit furieusement, nous montons à la découverte. La route traverse et retraverse le torrent. La diligence qui nous avait devancés pendant les prépara-

tifs du départ est définitivement laissée en arrière.

Mérens, au confluent de trois vallées, serait un joli village, si la route ne s'y transformait en cloaque. L'air glacé qui gonfle nos poumons explique cependant l'excellente mine des indigènes qui vivent dans ce borbier. La vallée se prolonge rectiligne devant nous. Dans les champs, l'herbe commence à fleurir. Le chemin, qui paraissait avoir de bonnes dispositions, se redresse au bout de deux kilomètres par un rude lacet. Un prêtre qui le descend en roue libre nous souhaite bon souffle, et de fait, en face de la cascade de Bésines, gonflée par la fonte des neiges, nous éprouvons le besoin de reprendre une respiration plus normale. Les nuages se sont élevés et laissent voir des névés en haut des pics.

Deux kilomètres plus loin, les premières maisons de l'Hospitalet apparaissent dans un carrefour de montagnes, si nues, si tristes sous le ciel sans soleil, qu'on s'étonne de rencontrer là des êtres humains. Il est près de midi et la diligence de Bourg-Madame, dételée devant la porte de l'hôtel Soulé, nous invite à la halte avant les dures rampes qui continuent le chemin.

Dans la salle où nous entrons, la nappe est mise comme si l'on nous attendait, et des bouquets de rhododendrons précoces fleurissent la table. L'intérieur est modeste, mais nos hôtes nous invitent à prendre place au foyer de l'immense cheminée de cuisine. Bien que l'été date d'hier, on ne s'aperçoit guère encore de sa venue et s'il a fait fondre la neige, il n'a pas réussi à chasser le froid. Par la fenêtre, très haut sur la montagne, on suit la trace du sentier qui mène en Andorre.

Le repas répond à l'excellente impression que nous avons éprouvée en entrant. La garbure et les truites de l'Ariège nous ont donné des forces nouvelles grâce auxquelles nous pédalons rapidement à quelque cent mètres au-dessus du village. Nous sommes montés si vite que, perçant la voûte du brouillard, nous en sommes enveloppés. La route, après avoir suivi le torrent pendant deux kilomètres, revient sur elle-même et gagne en lacets le col que la brume nous empêche de voir. Sur un plateau marécageux où des chevaux s'enfuient à notre approche, une maison apparaît, précédée d'un poteau indicateur qui nous apprend notre passage au col de Puymorens, à 1 981 mètres d'altitude.

Maintenant, de toute la vitesse de nos roues libres, nous descendons vers la Cerdagne, à demi congelés par la bise qui s'engouffre à travers le col. Nous sortons du brouillard qui s'effiloche aux pointes voisines. Le vent est si fort que parfois il arrête presque complètement notre descente, malgré la raideur de la pente. Un crochet vers la gauche nous conduit à l'entrée d'une vallée latérale qui mènerait au Carlitte. Une route, achevée depuis, s'y amorçait vers cette superbe région lacustre au seuil de laquelle s'étend le Lanoux, utilisé pour l'irrigation de la Cerdagne.

Porté, entouré de quelques champs de blé, est un bien pauvre village qui mériterait une meilleure destinée, car il est le plus proche de cette région peu fréquentée où les affluents supérieurs de l'Ariège, l'Aude et la Têt mêlent leurs sources. Nous y trouvons le soleil, indispensable compagnon qui ne nous

quittera guère plus. Sous la magie de ses rayons, la gorge qui s'ouvre devant nous atténue la rudesse de ses lignes. Les tours de Carol y réchauffent leurs vieilles pierres et, sur le bord du chemin, le filet de la source qui nous désaltère, égrène des diamants.



Un horizon de montagnes lointaines se révèle. La Cerdagne se déploie devant nous. La route s'anime. Nous traversons des villages importants et des champs cultivés. Des voitures légères, en forme de tonneau, nous croisent. Un canal d'irrigation coule silencieux à flots rapides le long du chemin. Si l'on ne voyait la dentelure des pics neigeux, on se croirait en plaine. La bicyclette roule légère, à peine sollicitée par le jeu des pédales.

Si jamais frontière fut déconcertante, c'est bien celle qui sépare ici la France de l'Espagne. On ne sait jamais où l'on est, et il faut flairer avec méfiance des raccourcis qui nous mettraient à la discrétion

des douanes sévères aux cyclistes français. Enfin, par une allée de grands arbres, nous arrivons à Bourg-Madame, but de notre première journée.

Bourg-Madame a conservé quelque chose de ce cachet provisoire qui lui valut autrefois le nom un peu dédaigneux de Guinguettes. On trouve mieux aujourd'hui à l'hôtel Salvat où nous nous arrêtons. C'est ici l'hôtellerie du temps jadis, comme nous, les jeunes, nous n'en verrons plus, un peu modernisée sans doute, car la diligence *la Cerdagne* paraît un peu froissée du voisinage de sa concurrente automobile. Dans la cour où l'on dételle les chevaux, les voyageurs s'agitent à la recherche de leur bagage. L'accueil des hôtes du logis est presque familial ; on y retrouve avec plaisir cette cordialité qui, dans les temps héroïques de la route, devait paraître si douce à ceux qui avaient alors le courage de voyager.

Nous sommes arrivés à 4 heures après-midi, devançant les prévisions de notre horaire. Nous allons donc visiter en attendant le dîner notre voisine espagnole, Puigcerda.

En haut de sa colline, elle montre orgueilleusement ses remparts et ses titres de noblesse, de sorte que Bourg-Madame semble l'humble chaumière au pied du donjon féodal. L'intérieur de la vieille capitale de la Cerdagne n'offre qu'un faible intérêt, pour qui lui compare involontairement, à l'autre extrémité de la chaîne pyrénéenne, ce joyau d'art, Fontarrabie.

Il y a cependant des coins délicieux ; les bords du petit lac où l'on vient chercher la fraîcheur des ombrages et la terrasse où l'on s'assoit près des

Catalans au bonnet de bure, devant la Cerdagne fleurie de villages, qui s'endort au giron des montagnes dans un poudroïement de lumière rose.

RENSEIGNEMENTS	km	temps
D'Ax à Mérens (montée assez rude)	7	45'
De Mérens à l'Hospitalet (4 km montée douce puis rude)	10	1 h 15'
De l'Hospitalet au col de Puymorens (montée dure)	10	1 h 30'
Du col à Porté (descente rapide en lacets)	8	30'
De Porté à Latour-de-Carol (bonne descente)	12	50'
De Latour-de-Carol à Bourg-Madame (descente insensible ou plat)	5	20'
Total	52	4 h 30'

Route peu fréquentée, sauf vers Bourg-Madame, sol partout excellent.

– *Excursions complémentaires à bicyclette*

De Bourg-Madame aux Escaldes en Andorre ; à l'enclave de Llivia ; à Ripoll par le col de Tosas.

*Aujourd'hui,
un siècle plus tard,
cette route est partout excel-
lente. Toutefois le cycliste doit
affronter un obstacle majeur nou-
veau : l'intense circulation automo-
bile qui remonte la vallée de l'Ariège
pour mener en Andorre, nouvel
eldorado des chasseurs de
détaxes, encore presque
coupé du monde à
l'époque.*

VI. – D'Axat aux gorges de l'Agly, de Saint-Paul-de-Fenouillet à Quillan (Aude)

Vendredi 28 juin 1907

Nous quittons Axat. Un kilomètre plus loin, traversant le Rébenty, nous laissons à gauche la route de Quillan et prenons celle de Perpignan qui monte assez doucement à travers des buissons vers le col de Compérié. À mi-chemin, la route est en rechargement, nous sommes obligés de mettre pied à terre et de pousser nos bicyclettes, dans les cailloux, jusqu'au col.

Une pente douce descend vers la vallée de la Boulzane, pittoresque jusqu'à la Pradelle, mais qui s'élargit ensuite trop brusquement. Dominant le village, les créneaux du vieux château de Puilaurens hérissent une muraille vertigineuse de roches grises.

Nous sommes au milieu d'une large vallée plantée de vignes et d'olivieraies. La route aux grands platanes dévale par une pente imperceptible à l'œil, mais sensible à nos bicyclettes qui filent sans efforts.

Nous laissons Caudiès-de-Saint-Paul ; au sud, la Couillade-de-Vante-Farine, un nom qui en dit long, érige ses parois verticales. Dans une vallée latérale se montre la vieille ville de Fenouillet, dominée par une route en corniche qui mènerait à Sournia.

En approchant de Saint-Paul, des mûriers aux ramures grêles remplacent les platanes dont on regrette l'ombre. La ville s'étage au-dessus de l'Agly.

Pendant que C. fait réparer son frein arrière qui a cassé dans la descente du Carcanet, je vais à l'hôtel déposer notre bagage. Puis, sur nos bicyclettes allé-

gées, nous prenons avant déjeuner le chemin des gorges de l'Agly. C'est celle de la Fou (*foun, houn, fontaine*) qui reçoit notre première visite.

Je ne puis oublier la tempête de tramontane qui m'accueillit ici il y a sept ans. Le vent chassait des cailloux au visage et rongait le sol comme après une pluie d'orage. Au moment où je traversai le pont qui mène à la source thermale, ma pèlerine arrachée s'envola comme un oiseau ; du coup, je mis dans ma poche mon chapeau qui ne demandait qu'à la suivre ; courbé en deux, les cheveux hérissés, je remontai le terrible courant d'air qui s'engouffrait dans cette fente.



Établissement thermal des gorges de la Fou.

Aujourd'hui le temps est plus calme. Le soleil baigne d'une lumière crue les calcaires polis. L'Agly roule, silencieux, des eaux vertes. Les dimensions de la brèche étonnent moins cependant que l'énigme géologique qui fait couler la rivière en travers de son thalweg naturel.

L'Agly, issu du Pech de Bugarach, point culminant des Corbières, sort des gorges de Galamus et traverse perpendiculairement la vallée creusée par la Boulzane, puis se heurtant à la muraille calcaire qui forme la rive droite de cette vallée, il s'enfuit par la profonde brèche de la Fou. Désorienté, il s'attarde en de sinueux contours et finit par reprendre, à Estagel, la direction ouest-est qui est celle de la route de terre.

Pour aller à Galamus, il nous faut revenir à Saint-Paul. De là, à travers de mornes étendues de vignobles, le chemin se rapproche de l'escarpement des Corbières puis l'attaque par un grand lacet. Les cultures se font plus rares ; des lavandes en touffes grises poussent à merveille sur le sol brûlé de soleil. Des amandiers mûrissent leurs fruits dans quelques enclos.

Le canyon de l'Agly à Saint-Antoine-de-Galamus est d'une profondeur qui déconcerte, lorsque après avoir traversé le tunnel, on se penche avec précaution au-dessus du parapet pour sonder l'abîme. Dans l'obscurité, la rivière semble dormir en ses gourgs d'eau verte. Mais ce qui est indescriptible, c'est la forme, la couleur de ces roches des Corbières, si nues, si hérissées qu'on les dirait décapées à l'acide. Le site est d'autant plus saisissant qu'il est inattendu dans ces petites montagnes. Inattendu est aussi cet ermitage de Saint-Antoine, accroché au rocher près d'une grotte qui abrite l'oratoire. On y arrive par un sentier aérien, ombragé de chênes verts. Dominant de haut l'échancrure de la Fou, le Canigou nous apparaît pour la dernière fois.

Midi sonne quand nous nous arrêtons devant l'hôtel Saint-Pierre. Aveuglés de soleil, nous trébuchons dans la salle à manger obscure où la table est déjà servie. Hélas, toujours les mouches, ces fléaux de la plaine, nous assaillent en dépit de l'obscurité. Malgré l'abondance et la délicatesse du menu, nous avons hâte de retrouver la route.

La direction du col de Saint-Pierre que nous prenons sur la foi de la carte au 1/10 000 nous mène vers un ravin de roches nues, en plein soleil. Avant de nous y engager, nous faisons à la fontaine de Caudiès quelques préparatifs de lutte. Nous ajoutons au bagage d'arrière tout le superflu de nos vêtements, et la tête casquée d'un mouchoir trempé dans l'eau glacée nous partons. Les premiers cent mètres sont inoffensifs, puis la route se creuse d'un profond cassis et se cabre si brusquement que nos rétros en sont calées. Le terrain, fait de larges dalles naturelles, est en outre raviné par les pluies d'orages.

Nous ne voulons pas reculer devant l'obstacle et nous apprenons bientôt l'art de mouiller une chemise et de racornir nos gosiers desséchés. Les machines ne veulent plus rouler sur une pente pareille. Il faut presque les porter. Maudits soient les topographes qui tracèrent cette route impraticable et d'ailleurs impratiquée depuis longtemps sans doute. Pendant 6 kilomètres, le supplice dure, et pour l'abréger, en haut du cirque qui termine le ravin, nous remontons en selle, pesant sur nos pédales désespérément au risque de rompre la chaîne. Nous arrivons enfin au terme de tant d'épreuves.

Au col, un poteau indicateur nous engage à visiter la forêt des Fanges, mais nous ne nous sentons pas le courage de suivre cette route qui monte encore. La descente en roue libre sur Quillan a des séductions irrésistibles. D'ailleurs de gros nuages obscurcissent le soleil et l'air s'imprégné d'une fraîcheur anormale. La route que nous dévalons est plus acceptable que celle de la montée, quoique abominablement défoncée par les charrois des bûcherons. La région est sauvage. Saint-Louis entouré de quelques champs se perd dans cette solitude, au pied du Pech de Bugarach, lourde masse de pierre nue, sculptée de raillères à pic.

Nous passons sous la lisière de la forêt. Le pays semble avoir été la proie d'un désastre ; partout des fermes abandonnées, en ruines, entourées de champs en friche, et de cerisiers chargés de fruits mûrs. L'un d'eux, énorme, incline ses branches vers une fontaine et nous convie à un repos bien gagné.

Après la collation de cerises, la flânerie se prolonge. Quand nous songeons à repartir, le ciel s'est encore assombri, et la pluie est devenue menaçante. Une crevaillon près du village de Laval nous permet d'apprécier la commodité du moyeu démontable et du porte-bagages réversible. Nous arrivons à Quillan par la route de Carcassonne, et comme nous arrêtons nos bicyclettes devant l'hôtel des Pyrénées, de larges gouttes de pluie viennent s'écraser dans la poussière.

De Narbonne à Carcassonne par Lagrasse (75 km)

Samedi

Toute la nuit, nous entendons mugir le vent, et quand nous nous levons à 5 heures, il semble redoubler en notre honneur.

Un découragement me prend : je suis déjà fatiguée par la journée d'hier, sans compter les kilomètres abattus depuis cinq jours... Comment vais-je faire ?... Mon mari m'offre de me mettre dans le train de Toulouse, mais je refuse énergiquement ; ma vieille endurance me rassure ; je me souviens d'avoir fait Toulouse-Lombez (soit 106 km) contre un vent qui couchait les arbres sur les routes.

Tant de fois, je me suis sentie fatiguée au départ et j'ai usé ma lassitude en route ! Allons, courage !... Nous déjeunons et partons ; mais j'oublie de me munir de sucre et je paierai cher cette étourderie.

Nous passons dans un large vallon qui débouche bientôt près d'une bifurcation où nous nous séparons de Pierre. Il veut aller à Carcassonne par la route nationale qui l'intéresse, parce qu'il en connaît plusieurs tronçons. Il doit passer par Lézignan, arriver de bonne heure, tandis que nous ne le rejoindrons pas avant 5 heures de l'après-midi, nous qui comptons abattre 75 kilomètres à travers les Corbières. Toujours ce vent ! La route, très mauvaise, pleine de fondrières, se glisse au milieu d'un

amas de collines stériles. Quelques ruines au loin, perchées sur des sommets.

Et voici la bifurcation de l'abbaye de Fontfroide. Je décide mon mari à venir visiter le vieux monastère dont on dit merveille, bien qu'il ne figure pas dans notre programme ; et pendant 2 kilomètres, nous poussons nos machines dans un mauvais chemin.



Nous arrivons au centre d'un vallon solitaire, et mon mari m'engage à visiter seule, car il a ma bicyclette à démonter. Le propriétaire, M. F..., me fait aimablement les honneurs de son domaine. Et c'est vraiment beau. Les parties reconstituées le sont avec tellement de tact que l'œil n'a pas une désillusion. Je me souviendrai du cloître, du cimetière des moines, et surtout d'une salle toute rose, aux briques pâlies par les siècles... M. F... me mène ensuite vers son parc XVIII^e siècle, en terrasses, et me montre ses biches blanches, blotties dans un coin, apeurées par ma présence.

Mais il est plus de 10 heures. Nous devons partir, et nous voici sur la route poussiéreuse où le vent fait rage. Il redouble à mesure que nous avançons ;

nous l'avons tout à fait debout, à présent, et nous « ramons » péniblement, luttant contre les tourbillons de poussière qui semblent vouloir nous renverser. Et je n'ai pas de sucre !... où en trouver dans ce désert ?...

Cette lutte devient si abominable qu'à 25 kilomètres de Narbonne, à Villerouge-la-Crémade, je me rends. J'engage mon mari, qui n'a pas encore usé toute sa force de résistance, à continuer ; il m'indique un tramway à vapeur que je pourrai prendre dans l'après-midi et qui me permettra de rejoindre la grande ligne, à Lézignan, et il me quitte. Je n'en puis plus. Avec la gardienne de la petite gare qui ferme sa bicoque pour trois heures, je monte au hameau de Villerouge-la-Crémade (la Brûlée) et m'installe à l'unique café pour déjeuner sommairement.

Je n'ai pas le courage de monter plus haut voir les ruines du château et les bois de sapins qui couronnent la colline. Je redescends près de la route et m'étends au soleil, au vent, exténuée. Ma tête brûle, mes pieds aussi ; et ce pays est si triste, si désert, dévasté par le vent perpétuel, consumé par le soleil ardent (il y pleut tous les trois mois), d'une mélancolie prenante, pourtant, au milieu de ces collines roussâtres : un vrai pays des Corbières !

3 h 30. Le petit train arrive : la délivrance ! Lézignan ! changement de ligne, puis Carcassonne où je retrouve à la gare mon mari exténué par cette

journée de vent, et mon neveu, endommagé par une chute. Ils montent dans le train. Vers 9 heures nous sommes au port, contents de notre voyage, mais moi, secrètement vexée d'avoir été vaincue par le cers sur lequel je me propose de prendre une éclatante revanche.

*Un
siècle plus tard,
rallier Narbonne et
Carcassonne par Lagrasse
reste une bonne solution cycliste.
Pour ce faire, quitter la N 113 à
Montredon et prendre la D 613.
Sans grosse chaleur et sans vent de
nord-ouest qu'on appelle ici le
cers, ce parcours aux allures
de Far West est propice
au tourisme.*